

FAÇONS DE PARLER*

Dan Sperber
C.N.R.S. et Université de Paris X

Deidre Wilson
Département de Linguistique
University College London

L'expression littérale, l'expression approximative et la métaphore sont souvent conçues comme trois façons de parler essentiellement différentes. Nous voulons défendre ici l'idée qu'elles ne diffèrent pas quant à leur essence mais seulement quant à leur degré d'approximation et qu'elles font l'objet d'un seul et même processus de compréhension. La littérature sur l'expression littérale, l'approximation (ou le flou) et la métaphore est vaste; nous n'essaierons pas de la passer en revue ici. Notre examen, qui sera bref et sans caractère technique, est basé sur une conception de la communication humaine développée de façon plus détaillée dans notre livre Relevance : Communication and Cognition (Sperber & Wilson 1986).

Le problème

Supposons que Marie croit que la voiture est au garage et qu'elle a l'intention d'amener Pierre à partager cette croyance. Une façon de le faire est d'informer Pierre de cette intention. Prendre connaissance de l'intention de Marie donnera à Pierre une raison suffisante de s'y conformer (pour autant qu'il ait confiance en elle). Marie peut informer Pierre de son intention en lui disant:

(1) La voiture est au garage.

Cet énoncé exprime exactement la proposition et l'attitude propositionnelle que Marie a l'intention de faire partager à Pierre.

Telle quelle, cette description usuelle laisse plusieurs questions en suspens. En particulier, elle n'explique pas pourquoi Pierre devrait considérer l'énoncé (1) comme établissant que Marie a, et a l'intention de lui voir adopter, l'attitude propositionnelle exprimée. Une explication souvent donnée est qu'il existe une règle, (une norme, un principe, une maxime, une convention ou une présomption) de sincérité littérale par laquelle le locuteur d'une phrase déclarative, en exprimant une certaine proposition, garantit automatiquement la vérité de cette proposition (des règles similaires de littéralité peuvent être formulées pour des énoncés non déclaratifs). Cette explication s'applique sans difficulté à des exemples du type de (1). Il est tentant dès lors de traiter ces exemples comme des paradigmes de la communication verbale en général.

Cependant, il y a de nombreuses exceptions à une hypo-

thétique règle de sincérité littérale. Certaines de ces exceptions sont constituées par des phrases déclaratives dont le sens littéral est communiqué sans être asserté. Nous ne les examinerons pas aujourd'hui. D'autres exceptions comportent un écart par rapport à la littéralité: la locutrice semble bien garantir la vérité d'une certaine proposition mais pas la vérité de la proposition littéralement exprimée. Les exceptions les plus évidentes qui relèvent de cette seconde catégorie sont des métaphores comme (2) :

- (2) Une mère à son enfant :
Tu es un pourceau.

La mère qui dit à son enfant qu'il est un pourceau ne garantit certainement pas la vérité littérale de son énoncé. Elle semble plutôt garantir la vérité d'une proposition comme (3) :

- (3) C'est un enfant sale.

Les métaphores, et plus généralement les tropes, sont décrits de façon classique comme des écarts par rapport à une norme de littéralité: un "sens figuré" tel que (3) est supposé se substituer à la signification littérale de (2). Mais, comme les critiques romantiques de la rhétorique classique l'ont souligné, le discours ordinaire est imprégné de métaphores; ce serait plutôt un long discours strictement littéral qui s'écarterait de la norme. On pourrait passer outre au manque de plausibilité apparente d'une règle de littéralité si l'hypothèse de l'existence d'une telle règle avait des conséquences positives au niveau théorique; si elle aidait à expliquer comment non seulement l'expression littérale mais aussi l'expression approximative et la métaphore sont comprises. Mais, à cet égard, les descriptions modernes ne sont ni essentiellement différentes des descriptions rhétoriques classiques, ni essentiellement supérieures.

Par exemple, la brève description que donne Grice du langage figuratif (Grice 1975, 53; Grice 1978, 123-125) est bien dans la tradition rhétorique classique. Il traite l'ironie, la métaphore, l'hyperbole et la litote comme des écarts par rapport à une norme, la norme étant en l'occurrence l'obéissance à une "maxime" de sincérité. Selon Grice, quand une locutrice dit, ou semble dire, quelque chose qui viole de façon évidente la maxime de sincérité, l'auditeur supposera que la maxime est observée à un autre niveau et essaiera de découvrir une implicitation qu'une locutrice observant les maximes pourrait avoir voulu transmettre. Ainsi, dans l'exemple (2)-(3) ci-dessus, l'enfant inférerait du fait que sa mère ne peut pas avoir voulu dire sincèrement et littéralement qu'il est un pourceau, qu'elle a voulu impliquer la proposition apparentée qu'il est un enfant sale.

Ce qu'on a classiquement traité comme un sens figuré est ainsi réanalysé par Grice comme une implicitation.

Les deux analyses supposent que, dans le cas où l'interprétation littérale est inappropriée, l'interprétation figurative appropriée vient d'une façon ou d'une autre à l'esprit de l'auditeur. Toutes deux font appel, implicitement ou explicitement, à une forme de psychologie associationniste: l'enchaînement des pensées est conçu comme guidé par des relations de contiguïté, d'inclusion, de ressemblance et d'antinomie. Cet associationnisme n'est plus considéré comme adéquat lorsqu'il s'agit de décrire d'autres capacités cognitives, mais on y a encore recours, à défaut d'alternative, quand on a à expliquer ce qu'une métonymie, une synecdoque, une métaphore ou un énoncé ironique évoque. Aucune autre explication n'est donnée de la façon dont les interprétations figuratives sont reconstituées par l'auditeur. La description de Grice ajoute simplement une étape inférentielle de confirmation à ces interprétations figuratives mystérieusement reconstituées. Cependant, d'après les critères utilisés par Grice lui-même, une implicature devrait non seulement être confirmable mais aussi être calculable.

De nombreuses descriptions pragmatiques modernes, dont celle de Grice, tombent sous un autre reproche adressé par les Romantiques à la rhétorique classique. Les Romantiques ont remis en cause l'idée classique, partagée par beaucoup de pragmaticiens modernes, selon laquelle tout trope a une paraphrase littérale qui lui est synonyme au niveau cognitif. A l'inverse, les Romantiques ont insisté sur le fait qu'un trope réussi ne peut pas être paraphrasé. Ainsi Coleridge soutient que le "test infallible d'un style sans défaut" est :

its untranslatableableness in words of the same language without injury to the meaning. Be it observed, however, that I include in the meaning of a word not only its correspondent object but likewise all the associations which it recalls. (Coleridge : Biographica Literaria, Ch XXII)

(l'impossibilité de le traduire dans des mots du même langage sans faire injure à son sens. On observera cependant que j'inclue dans le sens d'un mot non seulement l'objet auquel il correspond mais aussi bien toutes les associations qu'il provoque.)

A sa façon, la mère qui traite son enfant de pourceau obtient des effets qui, pour être modestes, n'en sont pas moins impossibles à paraphraser: par exemple, elle apparaît comme plus indulgente que si elle l'avait directement traité d'enfant sale. De façon plus générale, les énoncés dans lesquels la seule et unique intention de la locutrice est d'informer son auditeur d'un simple fait sont atypiques par rapport à la communication ordinaire. Bien souvent, la locutrice veut communiquer non pas une simple proposition atomique, mais une pensée complexe composée de nombreuses pensées atomiques dont certaines sont bien en évidence

alors que d'autres ne sont pas consciemment articulées dans son esprit. La locutrice ne s'attend pas à ce que l'auditeur reconstitue exactement la même pensée complexe. Elle a plutôt l'intention de lui faire reconstituer les propositions les plus en évidence dans son esprit et de l'inciter à construire autour de celles-ci une pensée complexe plus ou moins similaire à la sienne. Par exemple, la mère veut que son enfant réalise tout à fait clairement qu'elle pense qu'il est sale et qu'il sente plus ou moins confusément l'attitude qui accompagne cette pensée. Nous suggérons donc que certaines implications sont fortement communiquées, d'autres le sont faiblement: les implications varient quant à leur force.

Les Romantiques avaient indiscutablement raison d'attirer l'attention sur la richesse et l'importance des effets des figures de style que la paraphrase ne préserve pas. Ces effets ont simplement été notés par les rhétoriciens classiques de même que par les pragmaticiens modernes; ils n'ont pas été décrits, encore moins expliqués et ont été traités sans plus de discussion comme des ornements sans portée cognitive. Mais, malgré leurs critiques justifiées et leurs observations subtiles, les Romantiques et leurs descendants modernes se sont contentés de parler de la métaphore en termes métaphoriques. Ils n'ont pas proposé de théorie explicite. En fait, ils ont jeté le doute sur la possibilité même d'une théorie non métaphorique de la métaphore en rejetant sans appel, aussi bien la notion de signification littérale - la "proper meaning superstition" ("superstition du sens propre") comme disait I. A. Richards - que le projet d'une sémantique vériconditionnelle.

Notre but ici est de donner une brève esquisse d'une théorie qui diffère à la fois des approches classique et romantique et de leurs avatars modernes. A la différence des théoriciens romantiques, nous accepterons l'idée que les énoncés expriment une signification littérale vériconditionnelle qui est partiellement déterminée par la sémantique de la phrase énoncée; à la différence des théoriciens classiques, nous remettrons en cause l'idée selon laquelle la locutrice normalement communique la signification littérale de son énoncé.

La Ressemblance

Un énoncé exprime une proposition. En conséquence, il représente un état de choses: l'état de choses qui doit exister pour que la proposition exprimée soit vraie. Nous voudrions suggérer, cependant, que les énoncés ne représentent pas seulement des états de choses. N'importe quel objet dans le monde peut, en principe, être utilisé pour représenter n'importe quel autre objet qui lui ressemble. Par exemple un morceau de corde peut être utilisé pour représenter un serpent auquel il ressemble par la forme. Un énoncé peut être utilisé pour représenter un autre énoncé auquel il ressemble par le sens - soit qu'il lui ressemble de façon étroite, comme dans le cas d'une

paraphrase ou d'une traduction, ou de façon plus lointaine, comme dans le cas d'un résumé. De façon générale, un énoncé peut être utilisé pour représenter n'importe quelle représentation à laquelle il ressemble par son contenu, que ce soit une représentation publique comme un autre énoncé, ou une représentation mentale comme une pensée.

Pour distinguer ces deux modes de représentation - représentation en vertu des conditions de vérité et représentation en vertu d'une ressemblance - nous appellerons la première description et la seconde interprétation. Nous dirons qu'un énoncé représente descriptivement l'état de choses qui rend la proposition exprimée vraie, et représente interprétativement une représentation à laquelle il ressemble quant à son contenu. Bien que la ressemblance en général soit, comme on le sait, une notion dangereusement vague, seule nous concerne ici la ressemblance de contenu entre des représentations, une relation que nous appellerons ressemblance interprétative et qu'il est plus facile de définir.

Prise isolément, une proposition P (et, par extension, une représentation ayant P pour contenu) a un certain nombre d'implications analytiques. Cependant, en pratique, les propositions ne sont pas considérées isolément mais à l'intérieur d'un contexte d'hypothèses préalables. Dans un contexte {C}, une proposition P peut avoir ce que nous appelons des implications contextuelles. Une implication contextuelle de P dans le contexte {C} est une proposition impliquée ni par {C} seul ni par P seul, mais par l'union de {C} et de P. Nous dirons que deux propositions P et Q (et, par extension, deux représentations de contenus propositionnels P et Q) se ressemblent interprétativement dans un contexte {C} dans la mesure où elles partagent leurs implications analytiques et contextuelles dans le contexte {C}.

Ainsi nous définissons la ressemblance interprétative comme une notion dépendante du contexte: deux propositions P et Q peuvent se ressembler de façon étroite dans un contexte et de façon moins étroite ou ne pas se ressembler du tout dans un autre contexte. On peut l'illustrer par un exemple artificiellement simple. Si on considère :

- (4) C'est l'hiver.
- (5) Il fait très froid.
- (6) (a) Si c'est l'hiver, alors il fait froid.
(b) Si il fait froid, alors nous devrions rester à la maison.
- (7) (a) Si c'est l'hiver, il n'y a pas de fleurs dans le jardin.
(b) S'il fait très froid, alors nous devrions chauffer la serre.
- (8) Il fait froid.
- (9) Nous devrions rester à la maison.

De par notre définition, les propositions (4) et (5) se ressemblent plus dans le contexte (6a-b) que dans le

contexte (7a-b): dans (6a-b) elles partagent l'implication (8) qui est impliquée contextuellement par (4) et analytiquement par (5), et l'implication (9) qui est impliquée contextuellement aussi bien par (4) que par (5); par contre dans (7a-b), (4) et (5) ne partagent aucune implication. Ceci semble correspondre à nos intuitions dans la mesure où un exemple aussi artificiel les autorise.

La ressemblance interprétative est une notion comparative avec deux extrêmes : pas de ressemblance du tout (c'est-à-dire aucune implication en commun) à un extrême, et une complète identité propositionnelle à l'autre. Si deux représentations ont le même contenu propositionnel, et donc partagent toutes leurs implications analytiques, elles partagent aussi, bien évidemment, toutes leurs implications contextuelles dans quelque contexte que ce soit. Nous dirons que lorsqu'une représentation est utilisée interprétativement pour en représenter une autre, dont elle partage toutes les implications, il s'agit d'une interprétation littérale de cette autre représentation. Dans cette optique, la littéralité est simplement un cas limite de ressemblance interprétative.

Nous avons ouvert cette section en suggérant que les énoncés peuvent en principe représenter autre chose que les états de choses qu'ils décrivent. Nous voulons maintenant soutenir que cette possibilité est réalisée en fait. Chaque énoncé utilisé dans la communication verbale représente interprétativement une pensée de la locutrice - la pensée même que la locutrice veut communiquer. C'est le minimum auquel l'auditeur peut s'attendre; sans ce minimum la communication verbale n'est pas possible. En revanche, l'auditeur n'est pas toujours en droit d'attendre une interprétation littérale des pensées de la locutrice, et une telle interprétation n'est pas toujours nécessaire au succès de la communication. Une interprétation moins-que-littérale de la pensée de la locutrice peut être suffisante: elle peut en fait se révéler meilleure dans bien des cas qu'une interprétation strictement littérale.

Ici, on pourrait soulever l'objection suivante. Une règle de sincérité littérale explique au moins comment les énoncés littéraux sont compris. Supposer simplement que les énoncés sont des représentations interprétatives de pensées, sans déterminer le degré de ressemblance requis, met effectivement l'expression littérale, l'expression approximative et l'expression métaphorique au même niveau, mais c'est un niveau où elles sont toutes trois obscures. Comment l'auditeur peut-il apprécier le degré de ressemblance voulu? Comment peut-il décider quelles implications de l'énoncé sont impliquées par la pensée du locuteur et lesquelles ne le sont pas? C'est là, bien sûr, un problème important. Mais avant d'offrir une solution, rappelons que c'est un problème qui existe déjà dans l'étude de la cognition en général et de la communication en particulier.

Un grand nombre de représentations utilisées par les

êtres humains sont des représentations en vertu de leur ressemblance à l'objet représenté. Toutes les propriétés d'une telle représentation n'ont pas à être, et en général ne pourraient pas être, partagées par l'original. Par exemple, quand je dessine un plan pour expliquer comment arriver chez moi, vous n'en inférez pas que j'ai l'intention de vous faire voyager sur du papier blanc, en deux dimensions, le long de repères étiquetés clairement EGLISE et KIOSQUE À JOURNAUX, et sur une distance de 25 centimètres de la porte à la porte. Vous devez décider quelles propriétés de la représentation sont des propriétés de l'objet représenté. Ou si je fais en mes propres termes le résumé d'un article que je viens de lire, vous devez décider dans quelle mesure ce résumé est fidèle à l'article et sur quels points.

Ainsi le problème que soulève la reconnaissance des ressemblances voulues n'est pas propre à notre approche. N'importe quelle description de la communication humaine devra lui trouver une solution. Comme nous croyons avoir une telle solution, nous n'avons pas d'hésitation à reconnaître le rôle de la ressemblance dans la communication.

La pertinence

Le traitement de l'information par les êtres humains leur demande un certain effort mental et produit en eux un certain effet cognitif. Est demandé un effort d'attention, de mémorisation et de raisonnement. L'effet produit consiste en une modification des croyances de l'individu: l'addition de nouvelles croyances, l'élimination de croyances antérieures ou simplement une modification du degré de fermeté de certaines croyances antérieures. Nous pouvons caractériser une notion comparative de pertinence en termes d'effet et d'effort de la façon suivante :

- (10) (a) Toutes choses étant égales par ailleurs, plus l'effet cognitif produit par le traitement d'une information donnée est grand, plus grande sera la pertinence de cette information pour l'individu qui l'a traitée.
(b) Toutes choses étant égales par ailleurs, plus l'effort requis par le traitement d'une information donnée est important, moins grande sera la pertinence de cette information pour l'individu qui l'a traitée.

Nous soutenons que les êtres humains cherchent automatiquement la pertinence la plus grande, c'est-à-dire l'effet cognitif le plus grand pour l'effort de traitement le plus petit. C'est l'unique facteur général qui détermine le cours du traitement de l'information. Ce facteur détermine l'information à laquelle il sera porté attention, les croyances antérieures qui serviront de contexte, et les inférences qui seront faites. Subjectivement, bien sûr, il semble que ce sont des intérêts particuliers, passagers

ou permanents, qui guident les pensées humaines et déterminent la pertinence des informations nouvelles. Nous soutenons que les "intérêts" sont simplement un sous-produit de la recherche constante de la pertinence: en raison de son passé cognitif, certains thèmes sont mieux documentés dans la mémoire d'un individu et, de façon soit temporaire soit permanente, plus accessibles que d'autres; par conséquent l'information portant sur ce thème est susceptible de produire des effets plus importants pour moins d'effort, c'est-à-dire d'être plus pertinente suivant notre définition.

Communiquer consiste, entre autres choses, à réclamer l'attention d'autrui et par conséquent à demander un certain effort. Personne ne prête attention à quelque chose s'il n'espère pas en obtenir une information suffisamment pertinente. Ainsi, communiquer, c'est impliquer que le stimulus utilisé (par exemple l'énoncé) mérite par sa pertinence l'attention de l'auditoire. N'importe quel énoncé adressé à quelqu'un transmet automatiquement la présomption de sa propre pertinence. Nous appelons ce fait le principe de pertinence.

Le principe de pertinence diffère de tous les autres principes, maximes, conventions ou présomptions proposés en pragmatique moderne, en ceci que les interlocuteurs n'ont pas à le connaître, et moins encore à l'apprendre, pour être en mesure de communiquer de façon efficace; ce n'est pas une règle à laquelle on obéit et pourrait désobéir: c'est une généralisation sur le comportement communicatif humain qui ne comporte aucune exception. Ce que l'auditeur doit savoir et sait toujours lorsqu'il reconnaît un énoncé comme lui étant adressé, c'est que la locutrice a l'intention que cet énoncé particulier lui paraisse suffisamment pertinent pour mériter son attention. En ce moment même, vous savez que nous avons l'intention que cet exposé vous paraisse pertinent. En d'autres termes, ce que les interlocuteurs ont à reconnaître ce n'est pas le principe de pertinence dans sa forme générale mais les applications particulières de ce principe qu'ils rencontrent.

Une locutrice peut se donner beaucoup ou peu de mal pour être pertinente à son auditeur; elle peut réussir ou échouer; elle transmet malgré tout une présomption de pertinence: c'est-à-dire qu'elle transmet l'idée qu'elle a accompli ce qui était nécessaire pour produire un énoncé suffisamment pertinent.

La pertinence, nous l'avons dit, est une question d'effet et d'effort. Pour ce qui est de l'effet, c'est dans l'intérêt de l'auditeur que la locutrice offre l'information la plus pertinente qu'elle possède. Cependant la locutrice a ses propres intérêts légitimes, et en conséquence elle peut choisir de présenter une autre information, qui est moins que maximale pertinente. Malgré tout, pour mériter l'attention de l'auditeur, l'information transmise doit produire au moins des effets

suffisants et la locutrice a manifestement l'intention que l'auditeur suppose que tel est le cas. Pour ce qui est de l'effort, il peut y avoir différentes façons de véhiculer la même information, toutes aussi faciles à produire pour la locutrice, mais requérant de la part de l'auditeur différents degrés d'effort. Ici, la locutrice entend manifestement que l'interlocuteur suppose que la formulation choisie est la plus facile à traiter. En d'autres termes, la présomption de pertinence a deux aspects: une présomption d'effet suffisant d'une part et une présomption d'effort minimalement nécessaire d'autre part.

Il est bien connu que la structure linguistique sous-détermine grossièrement l'interprétation d'un énoncé: la signification linguistique est en général ambiguë, elle peut être elliptique ou vague, elle contient des expressions référentielles dont les référents sont indéterminés, la force illocutionnaire voulue est souvent incomplètement spécifiée, et les implications ne sont pas encodées du tout au niveau linguistique. Il y a encore d'autres sources de sous-détermination: par exemple l'interprétation strictement littérale n'est pas nécessairement l'interprétation voulue, et, si nous avons raison, elle n'est même pas l'interprétation préférée.

Diverses théories pragmatiques font appel à des ensembles complexes de règles, de maximes, ou de conventions pour expliquer comment cette sous-détermination linguistique est résolue contextuellement. Nous soutenons que le principe de pertinence suffit à lui seul pour expliquer comment la structure linguistique et les connaissances antérieures interagissent et déterminent la compréhension verbale.

En un mot, pour qu'un énoncé soit compris, il doit avoir une interprétation et une seule qui soit cohérente avec le fait que la locutrice entendait que cet énoncé paraisse pertinent à l'auditeur - suffisamment pertinent en ce qui concerne l'effet et maximale pertinent en ce qui concerne l'effort. Nous dirons que dans ce cas l'interprétation est cohérente avec le principe de pertinence, entendant par là cohérente avec l'application particulière du principe. La tâche de la locutrice est de s'assurer que la pensée qu'elle entend transmettre est cohérente avec le principe de pertinence; autrement, elle court le risque de n'être pas proprement comprise. La tâche de l'auditeur est de trouver l'interprétation cohérente avec le principe de pertinence; autrement, il court le risque de mal comprendre l'énoncé ou de ne pas le comprendre du tout. Dans notre livre et dans plusieurs articles (cf., par exemple, Sperber & Wilson 1981, 1982 ; Wilson & Sperber 1985, à paraître), nous avons illustré la façon dont ce critère de cohérence avec le principe de pertinence fonctionne pour divers aspects de la sous-détermination linguistique. Ici, nous montrerons comment il fonctionne pour déterminer le degré de ressemblance voulu entre l'énoncé et la pensée qu'il est utilisé pour communiquer.

L'approximation

Un énoncé approximatif est approprié dans les circonstances très ordinaires suivantes. La locutrice veut communiquer à son auditeur un certain ensemble de propositions {P}. Ces propositions sont facilement dérivables comme implications logiques ou contextuelles d'une proposition Q que la locutrice ne croit pas vraie et ne veut pas faire passer pour vraie. La meilleure façon de véhiculer cette information peut être d'exprimer la seule proposition Q, à condition que l'auditeur ait un moyen de sélectionner parmi les implications logiques et contextuelles de Q celles que la locutrice entendait véhiculer et d'ignorer les autres.

Notre thèse, c'est qu'un tel processus de sélection est toujours à l'oeuvre: il fait partie du processus par lequel chaque énoncé est compris. A chaque fois qu'une proposition est exprimée, l'interlocuteur suppose qu'un sous-ensemble de ses implications logiques ou contextuelles sont aussi des implications logiques ou contextuelles de la pensée qui est communiquée, et il tente d'identifier ce sous-ensemble. Il suppose (ou du moins suppose que la locutrice supposait) que ce sous-ensemble aura suffisamment d'effets cognitifs pour que l'énoncé mérite son attention. Il suppose aussi (ou du moins suppose que la locutrice supposait) qu'il n'y avait pas de façon évidente d'atteindre ces effets à un moindre coût. Il recherche une interprétation cohérente avec ces suppositions, c'est-à-dire cohérente avec le principe de pertinence. Quand ce critère sélectionne une interprétation unique (ou des interprétations étroitement similaires sans différences significatives entre elles), la communication a réussi.

Supposons que Marie vit à Issy-les-Moulineaux, à cinquante mètres de la limite de Paris. A un cocktail à Londres, elle rencontre Peter. Il lui demande où elle vit et elle répond :

(11) Je vis à Paris.

La réponse de Marie est littéralement fausse, mais dans des circonstances ordinaires, elle n'est pas trompeuse. Peter pourra en inférer un grand nombre d'informations vraies ou plausibles : que Marie passe la majeure partie de son temps dans la région parisienne, qu'elle connaît Paris, qu'elle vit une vie urbaine, qu'il pourrait essayer de la revoir à son prochain voyage à Paris, etc. Ce sont des implications de cette sorte qui rendent l'énoncé de Marie suffisamment pertinent pour mériter son attention, d'une façon que Marie pouvait manifestement avoir envisagé; par ailleurs, il n'y avait aucun moyen plus économique de véhiculer ces implications. Donc, Peter a le droit de supposer que Marie entendait qu'il interprète son énoncé de cette façon, qui est cohérente avec le principe de pertinence.

Peter aurait été trompé par la réponse de Marie seule-

ment si il en avait conclu qu'elle vit dans Paris Intra Muros plutôt qu'en banlieue. Cependant, il est clair que Marie n'a aucune raison de penser que Peter aurait à dériver cette conclusion pour pouvoir établir la pertinence de son énoncé. Aussi son énoncé ne légitime-t-il pas une telle conclusion.

Supposons, maintenant, que Marie ait répondu plutôt:

(12) Je vis près de Paris.

Cette fois-ci sa réponse est littéralement vraie, mais pourrait bien se révéler trompeuse. La précision "près de Paris" demande un effort, qui, étant donné la présomption de pertinence, devrait être contre-balancé par quelque effet cognitif. Peter pourrait par exemple inférer de cette réponse que Marie a probablement à voyager, disons dans les transports de banlieue, pour aller à Paris, qu'elle vit une vie banlieusarde, etc., ce qui n'est pas le cas. En d'autres termes, non seulement le premier énoncé de Marie, "Je vis à Paris", est suffisamment efficace pour transmettre exactement ce qu'elle veut; il peut se révéler plus efficace que le second énoncé "Je vis près de Paris", bien que ce dernier soit littéralement vrai.

Il y aura des cas où le sous-ensemble d'implications sélectionnées par le principe de pertinence inclura la proposition effectivement exprimée. Supposons qu'on demande à Marie où elle vit, non pas lors d'un cocktail à Londres, mais lors d'un meeting électoral pour une élection municipale à Paris. Si elle répond qu'elle vit à Paris, la proposition exprimée sera en elle-même crucialement pertinente; donc l'énoncé sera compris littéralement et Marie aura menti.

Notre approche permet de décrire la façon de parler approximative sans abandonner la sémantique vériconditionnelle. Si nous avons raison, les usages approximatifs sont des usages non-littéraires dans le sens décrit plus haut: ils sont basés sur des relations de ressemblance entre représentations, et mettent en jeu les dimensions interprétatives plutôt que descriptives du discours. Quand une proposition ou un concept est compris de façon approximative, il ne s'agit pas (ou tout au moins, pas nécessairement) d'un concept ou d'une proposition flou. On aurait tort de penser qu'une garantie de vérité approximative est donnée à la proposition exprimée: aucune garantie de vérité ne lui est donnée. A la place, certaines de ses implications logiques et contextuelles sont accompagnées par des garanties habituelles de vérité, alors que d'autres sont simplement ignorées. Ainsi la relation vériconditionnelle entre les propositions et les états de choses qu'elles représentent reste inchangée: ce qui varie, c'est le degré de ressemblance entre la proposition exprimée et la pensée du locuteur.

L'idée selon laquelle la plupart des concepts sont flous est à la mode. Elle permet de rendre compte d'un

grand nombre de données. Nous voudrions suggérer que certaines au moins de ces données peuvent être mieux analysées dans la perspective que nous proposons. Le problème est de savoir si nous avons des concepts classificatoires bien définis de telle sorte que chaque objet tombe ou non sous chacun de ces concepts, ou bien si nos concepts sont essentiellement flous ou ouverts, sans conditions d'appartenance bien définies ni frontières marquées. Est-ce que cela a un sens, par exemple, de demander si un ustensile à boire qui semble à mi-chemin entre une tasse et une chope est vraiment une tasse ou une chope, ou est-ce que ces concepts sont flous de telle façon que l'un ou l'autre peut inclure notre ustensile comme un cas marginal, faible pour ainsi dire, en "tassité" ou en "chopité".

Une fois que la dimension interprétative du langage a été prise en compte, il devient possible de suggérer une solution assez différente. Dans de nombreux cas, sinon dans tous, ce qui est analysé comme un usage littéral d'un concept flou pourrait plutôt être analysé comme un usage approximatif d'un concept bien défini, l'usage approximatif étant motivé par des considérations de pertinence. Dans le cas évoqué plus haut, "tasse" et "chope" pourraient bien avoir des frontières clairement établies et être cependant utilisés de façon approximative pour désigner un objet qui tombe hors de ces frontières (1).

Cette approche, soit dit en passant, suggère une solution au paradoxe dit de la calvitie. On est conduit à ce paradoxe lorsqu'on accepte, d'abord, qu'un homme qui n'a aucun cheveu est chauve, puis, que si un homme sans cheveu est chauve alors un homme avec un cheveu est chauve, et ensuite, via le principe général que si un homme avec n -cheveux est chauve alors un homme avec $n+1$ -cheveux est chauve, à la conclusion qu'un homme en possession de tous ses cheveux est chauve. Une façon d'éviter ce paradoxe c'est de traiter chauve comme un concept classificatoire avec comme condition nécessaire et suffisante de n'avoir aucun cheveu. Ainsi, décrire un homme avec un cheveu comme chauve est à strictement parler faux, mais bien entendu parfaitement approprié comme usage à peine approximatif; pratiquement toutes les conclusions qui seraient tirées de la proposition qu'il est chauve s'appliqueraient à quelqu'un ayant seulement un cheveu, et dans la plupart des circonstances dire d'une telle personne qu'elle n'est pas chauve, bien que littéralement vrai, serait grossièrement trompeur. Il en irait de même pour quelqu'un avec très peu de cheveux. Cependant, arrive un degré d'approximation où trop d'implications du fait d'appeler quelqu'un chauve sont à rejeter. Le degré à partir duquel l'approximation devient inacceptable varie avec le contexte et n'est pour cette raison pas bien défini à un niveau abstrait. Dans cette optique, l'affirmation qu'un homme avec un seul cheveu est chauve est tout aussi fausse que l'affirmation qu'un homme en possession de tous ses cheveux est chauve. Ce qui les distingue, ce n'est pas le fait que l'une est vraie et l'autre fausse, mais le fait que

l'une constitue une approximation acceptable parce que presque toutes ses implications logiques et contextuelles sont vraies, alors que l'autre est inacceptable dans la mesure où un auditeur ne serait capable d'en dériver pratiquement aucune description vraie de l'état de choses qu'elle prétend représenter.

La Métaphore

Nous voulons soutenir qu'il n'y a pas de solution de continuité entre les usages approximatifs et les exemples les plus caractéristiques de métaphores poétiques. Dans les deux cas, la proposition exprimée s'écarte de la pure littéralité. Dans les deux cas, cependant, l'auditeur doit supposer que la locutrice prend à son compte un certain sous-ensemble des implications logiques et contextuelles de la proposition exprimée. Ainsi une information est transmise assertivement au moyen d'une proposition qui en elle-même ne reçoit pas de garantie de vérité.

Il n'y a pas non plus de solution de continuité entre la métaphore et diverses autres figures comme l'hyperbole, la synecdoque et la métonymie. Certaines d'entre elles fournissent des cas intermédiaires entre l'énoncé approximatif ordinaire et les métaphores typiques. Considérons un exemple d'hyperbole. La locutrice exprime la proposition (13) et communique une croyance non pas dans cette proposition, mais dans la proposition plus faible (14):

(13) Anne est la personne la plus gentille qui soit.

(14) Anne est très gentille.

Comment cela peut-il se faire? Supposons qu'en exprimant (14) directement la locutrice n'épuiserait pas ce qu'elle pense de Anne: les implications contextuelles de (14) ne couvriraient qu'une part de ce qu'elle veut transmettre. En outre, il n'y a pas de combinaison évidente d'adverbes et d'adjectifs qui exprimerait exactement ses pensées. Peut-être sont-elles trop vagues: il y a bien des aspects de la gentillesse de Anne que la locutrice ne se représente pas avec une égale clarté, et se pencher sur ces pensées pour les rendre plus précises demanderait plus de travail qu'elle n'est disposée à en fournir. En exprimant (13), la locutrice peut être sûre que toutes les propositions qui composent la pensée qu'elle veut transmettre font partie des implications contextuelles de son énoncé. Sans doute (13) a-t-il d'autres implications contextuelles qu'elle n'est pas prête à assumer. Mais tant que la locutrice peut faire confiance à son auditeur pour ignorer ces implications en trop, (13) sera une représentation beaucoup plus adéquate de sa pensée que l'énoncé plus faible (14).

Qu'est-ce que (13) transmet exactement? La locutrice garantit certainement la vérité de (14), qui est ainsi une implication forte de (13). Cependant, si c'était là tout ce qu'elle avait voulu exprimer, elle aurait pu

épargner à l'auditeur un effort inutile en exprimant directement (14). Plus l'effort imposé est grand, plus l'effet voulu doit l'être. En exprimant (13), la locutrice encourage donc l'auditeur à chercher un ensemble d'implications contextuelles au-delà de celles de (14), et à supposer que dans cet ensemble il y en a certaines qu'elle est prête à prendre à son compte. Il pourrait en conclure que la locutrice trouve Anne plus gentille qu'aucune autre de leurs connaissances communes; il pourrait en conclure que Anne s'est conduite d'une façon qui indique une gentillesse extraordinaire, etc. A la différence de (14) qui est implicite fortement par (13), ces conclusions supplémentaires sont seulement faiblement implicites. C'est-à-dire que le locuteur est encouragé à les dériver, qu'il peut leur trouver un certain degré de confirmation dans l'énoncé; cependant, ce degré de confirmation peut ne pas être suffisant en lui-même et l'auditeur doit partager la responsabilité de leur dérivation. Ainsi (13) transmet un ensemble de propositions, certaines comme (14), très fortement, d'autres moins: un ensemble de propositions qui, si tout va bien, ressemble à la pensée complexe que la locutrice entend partager avec l'interlocuteur. Transmettre un tel ensemble d'implications, certaines faibles, certaines fortes, est typique des figures de style les mieux connues.

Les métaphores varient dans leur degré de créativité. A un extrême, il y a des métaphores d'usage comme (15):

(15) Jérémie est un lion.

De façon typique, de tels exemples ont une implication forte qui constitue le contenu essentiel de l'énoncé: ainsi (15) implicite, dans un contexte de connaissances stéréotypées sur les lions, que Jérémie est brave. Le fait que de telles métaphores soient aussi régulièrement utilisées avec la même implication clairement définie les rend relativement faciles à traiter, ce qui par ailleurs compense la relative pauvreté de leur contenu comparé à des métaphores réellement créatives. Malgré tout, les métaphores d'usage doivent évoquer quelque chose de plus pour compenser leur caractère d'expression relativement indirecte et l'effort additionnel ainsi rendu nécessaire. La locutrice doit avoir eu en tête, même vaguement, quelque chose de plus que la bravoure de Jérémie; et l'auditeur est encouragé à explorer d'autres implications contextuelles de (15), ayant à voir, par exemple, avec le type de bravoure exhibée par Jérémie, ou avec son apparence physique. Ainsi, même ces exemples hautement stéréotypés ne peuvent être paraphrasés sans perte.

Notre exemple (2) était une métaphore marginalement plus créative :

(2) Une mère à son enfant :
Tu es un pourceau.

Tandis qu'appeler quelqu'un un porc est tout à fait usuel,

appeler un enfant un pourceau demande un effort de traitement supplémentaire qui devrait être contre-balançé par un effet additionnel. Par exemple, les jeunes animaux sont attendrissants, même quand les adultes de la même espèce ne le sont pas ; ainsi l'enfant peut se sentir encouragé à dériver non seulement l'implication contextuelle évidente qu'il est sale, mais aussi l'implication contextuelle plus lointaine qu'il n'en est pas moins attendrissant.

Les métaphores les plus créatives demandent à l'auditeur un effort plus grand dans la construction d'un contexte approprié, et la dérivation d'un grand éventail d'implications. En général, plus l'ensemble d'implications potentielles est grand et plus la responsabilité de l'auditeur dans leur construction est grande, plus la métaphore est créative. Dans les métaphores les plus riches et les plus réussies, l'auditeur peut dépasser le contexte immédiat et les connaissances directement évoquées, pour explorer une aire de connaissance plus vaste, formuler des hypothèses supplémentaires qui peuvent en elles-mêmes être métaphoriques, obtenir des implications de plus en plus faibles, et entrevoir des développements possibles. Il en résulte un tableau très complexe, dont l'auditeur est en partie lui-même l'auteur mais dont l'élaboration aura été déclenchée par la locutrice. La surprise ou la beauté d'une métaphore créative tient à son extrême condensation, au fait qu'une expression unique qui a elle-même été utilisée de façon très approximative rendra acceptable un large éventail de faibles implications.

Prenons par exemple les paroles que Prospero adresse à sa fille Miranda :

The fringed curtains of thine eyes advance
And say what thou see'st yond.
(Shakespeare : The Tempest, I ii)

Ecarte les rideaux frangés de tes yeux
Et dis ce que tu vois là-bas.

Coleridge soutient, contre Pope et Arbuthnot, que ces mots n'ont pas le même sens que "Look what is coming yonder" ("regarde ce qui arrive"). Ils conviennent de façon unique aux personnages et à la situation :

Prospero sees Ferdinand and wishes to point him out to his daughter not only with great but scenic solemnity... Something was to appear to Miranda on the sudden, and as unexpectedly as if the hearer of a drama were to be on the stage at the instant when the curtain is elevated... Turning from the sight of Ferdinand to his thoughtful daughter, his attention was first struck by the downcast appearance of her eyes and eyelids...

(Coleridge : Notes on The Tempest)

Prospero voit Ferdinand et veut le montrer à sa fille

avec une solennité non seulement grande mais théâtrale... Quelque chose doit apparaître à Miranda tout d'un coup et ce de façon aussi inattendue que si le spectateur d'un drame se trouvait sur scène au moment où le rideau se lève. Passant de la vision de Ferdinand à sa fille pensive, son attention est frappée en premier lieu par ses yeux et ses paupières baissées...

Les commentaires de Coleridge sont à la fois utiles et originaux, mais ils appellent une objection et une question. L'objection est qu'il est possible d'apprécier la métaphore de Shakespeare sans la comprendre exactement de la même façon que Coleridge. La question est de savoir comment on arrive à une telle compréhension.

Notre réponse à la question prend aussi en compte l'objection. Pour comprendre la métaphore de Prospero, l'auditeur doit construire un contexte qui impliquera d'une part sa connaissance de l'apparence des paupières, et, d'autre part, sa connaissance des rideaux et entre autres des rideaux de théâtre. Conserver seulement l'implication que Prospero dit à Miranda de lever les paupières - sans aucun doute l'implication la plus forte - aurait pour résultat une interprétation demandant beaucoup trop d'effort pour beaucoup trop peu d'effet. Un auditeur plus créatif investira un peu plus d'effort et obtiendra beaucoup plus d'effet. Cet effort supplémentaire peut consister à créer une métaphore personnelle - par exemple la métaphore de Coleridge du spectateur amené sur scène - et à accepter certaines des implications communes à la métaphore de Prospero et à la sienne. Dans un tel processus, l'auditeur prend une large part de responsabilité pour les conclusions auxquelles il arrive. En conséquence, différents auditeurs avec des connaissances antérieures différentes et des imaginations différentes suivront des routes quelque peu différentes. Cependant, ils sont tous encouragés et guidés par le texte, et ils procèdent tous en explorant ses implications analytiques et contextuelles de la façon la plus pertinente pour eux.

En conclusion, examinons comment cette conception de la métaphore se compare avec les descriptions classique ou romantique. A plusieurs égards, nous sommes du côté des Romantiques. Si nous avons raison, les métaphores sont basées sur des mécanismes psychologiques fondamentaux qui sont à la fois naturels et universels. Elles ne constituent en aucun sens un écart par rapport à la norme ou une transgression d'une règle ou d'une maxime de communication. Elles sont simplement des exploitations créatives et évocatrices d'un aspect fondamental de toute communication verbale: le fait que tout énoncé ressemble, à un degré variable déterminé dans chaque cas par des considérations de pertinence, à une pensée du locuteur.

Nous rejetons aussi l'affirmation classique selon laquelle les tropes en général, et les métaphores en particulier, ont une fonction purement décorative. Pour nous, comme pour les Romantiques, la métaphore a un contenu cogni-

tif réel qui, particulièrement dans le cas des métaphores les plus créatives, n'est pas paraphrasable sans perte. Ce contenu, nous avons proposé de l'analyser en termes d'un faisceau indéfini d'implications faibles dont la reconstitution est déclenchée par la locutrice mais dont l'auditeur aide activement à déterminer le contenu.

Malgré notre sympathie générale pour la vision romantique de la métaphore, nous différons de façon marquée des Romantiques quant à la nature du langage et de la logique. Nous avons essayé de montrer que l'existence d'usages approximatifs ne signifie pas que le langage est intrinsèquement flou, et que le fait que le discours est imprégné de métaphore ne fait pas de la métaphore un aspect de la signification des mots et des phrases. Notre but a été de réconcilier une conception selon laquelle l'approximation et la métaphore appartiennent au niveau le plus fondamental du discours avec une conception vériconditionnelle de la sémantique.

Notre thèse principale a été que les auditeurs abordent généralement les énoncés sans idée préconçue quant à leur caractère littéral, approximatif ou métaphorique. Ils anticipent simplement une ressemblance interprétative entre la proposition exprimée par l'énoncé et la pensée que le locuteur entend transmettre. Cette anticipation elle-même dérive d'une anticipation plus fondamentale qui en même temps la légitime: l'anticipation de pertinence. Une telle anticipation de pertinence est automatiquement encouragée par tout acte de communication. Ce fait - le principe de pertinence - suffit à expliquer comment l'information contextuelle peut interagir avec un énoncé linguistiquement sous-déterminé, sous-déterminé en particulier quant à son degré de littéralité ou d'approximation et déterminer une interprétation complète.

Note

(1) Il y a cependant d'autres raisons de penser que certains énoncés n'expriment pas une et une seule proposition bien définie, mais ces énoncés relèvent, nous semble-t-il, d'un autre type d'analyse.

Bibliographie

- GRICE, H.P. (1975): "Logic and conversation", in P. Cole & J. Morgan (eds): Syntax and semantics 3: Speech acts, New York, Academic Press, 41-58.
- GRICE, H.P. (1978): "Further notes on logic and conversation", in P. Cole (ed.): Syntax and semantics 9: Pragmatics, New York, Academic Press, 113-28.
- SPERBER, D. & WILSON, D. (1981): "Irony and the use-mention distinction", in P. Cole (ed.): Syntax and semantics 9: Pragmatics, New York, Academic Press, 259-318.
- SPERBER, D. & WILSON, D. (1982): "Mutual knowledge and relevance in theories of comprehension", in N.V. Smith

(ed.): Mutual knowledge, London, Academic Press, 61-131.

SPERBER, D. & WILSON, D. (1986): Relevance: Communication and cognition, Oxford, Blackwell; Cambridge, Mass., Harvard UP.

WILSON, D. & SPERBER, D. (1985): "On choosing the context for utterance interpretation", in J. Allwood & E. Hjelmquist (eds): Foregrounding background, Lund, Doxa, 51-64.

WILSON, D. & SPERBER, D. (à paraître): "Inference and implicature", in C. Travis (ed.): Meaning and interpretation, Oxford, Blackwell.

Traduction:

Anne REBOUL

F.N.S.R.S.** et U.C. Londres

* Deirdre Wilson aimerait remercier Jacques Moeschler et les organisateurs du 3ème Colloque de Pragmatique de Genève pour leur hospitalité. Deirdre Wilson et Dan Sperber voudraient aussi remercier Anne Reboul et Jacques Moeschler pour leurs commentaires et Anne Reboul pour la traduction de l'article.

** Cette traduction a été effectuée dans le cadre d'une recherche financée par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique (requête n° 81.172.0.84).